

## Introduction

Une nouvelle classe d'âge ?

Olivier Galland

*Groupe d'étude des méthodes de l'analyse sociologique (Paris 4-CNRS)*

ogalland@msh-paris.fr

L'âge est un des concepts principaux de l'anthropologie sociale. Catégorie qui permet de situer le déroulement de la vie biologique d'un individu dans son monde social, l'âge, comme le sexe, a une puissance classificatoire fondamentale, certes différente selon les sociétés. En Afrique de l'Est, notamment, le rang d'âge joue un rôle crucial dans le fonctionnement du système social, définissant l'accès à certains droits, comme le mariage, l'acquisition de droits politiques etc.. et ces classifications suivront l'individu toute sa vie. Les classes d'âge sont fondées soit sur des critères générationnels, soit sur des critères initiatiques [Bernardi, 1991].

En France rurale, les âges de la vie étaient également scandés par des rites, dont la plupart concernaient l'enfance, l'adolescence, et pour les hommes, le service militaire. Fortement sexués, ces passages soulignaient surtout la maturation sexuelle, les jeunes filles faisant leur apprentissage chez la couturière [Verdier, 1979] et les garçons en suivant la « voie des oiseaux » qui leur apprenait la virilité [Fabre, 1986].

Ces passages ont été effacés dans nos sociétés occidentales jusque dans les années 1960, qui ont vu l'émergence de la « jeunesse ». Mais, depuis une dizaine d'années, un âge nouveau est en train de prendre forme dans les sociétés occidentales. Il ne s'agit plus de jeunes gens et de jeunes

filles de 17-18 ans, mais d'individus plus jeunes. C'est à cette nouvelle classe d'âge qu'est consacré ce numéro.

L'apparition du thème de l'adolescence dans de récents travaux anthropologiques et sociologiques n'est évidemment pas fortuite. Pendant longtemps, le traitement de cette question est resté le monopole des médecins, des psychiatres ou des psychologues. L'adolescence était alors conçue comme un moment de « crise » dont les fondements étaient physiologiques (la maturation sexuelle) et psychologiques. Ce débat social, toujours très vif, est alimenté par plusieurs psychiatres (Philippe Jeammet, Patrice Huerre, par exemple) dans des ouvrages portant sur les relations éducatives ou la santé (et leurs inter-relations). Une fondation sur la santé des adolescents, la Fondation Wyeth<sup>1</sup>, a même été créée en 2003, et a organisé plusieurs forums interdisciplinaires le sujet.

Cependant, la sociologie et l'anthropologie du monde contemporain, ont repris la question à nouveaux frais. La raison de ce regain d'intérêt est sans doute que l'adolescence se distingue de plus en plus nettement, sur les plans sociologiques et culturels, des âges qui l'encadrent : l'enfance et la jeunesse plus avancée. L'enfant demeure sous la dépendance des parents presque complète, qu'elle soit psychologique, affective ou matérielle. Le jeune adulte expérimente des formes de semi-indépendance, alliant une grande autonomie de la vie personnelle et des attributs incomplets de l'indépendance économique (par exemple un logement autonome mais des revenus insuffisants pour être totalement

---

<sup>1</sup> La fondation « pour la santé de l'enfant et de l'adolescent » a été créée par le laboratoire Wyeth Pharmaceuticals France avec l'ambition de stimuler les débats sur les problématiques de l'adolescence.

indépendant). La particularité de l'adolescence moderne serait de conjuguer une forte autonomie (notamment dans la gestion des relations amicales et de l'emploi du temps) avec le maintien, inévitable à cet âge de la vie, d'une totale dépendance matérielle à l'égard des parents. C'est peut-être cette autonomie sans indépendance, comme l'a bien montré François de Singly (2006) qui caractérise aujourd'hui l'adolescence. Elle contribue à transformer assez fortement le rôle des parents, à donner une importance nouvelle au groupe des pairs et à la culture adolescente dans le processus de socialisation, à redéfinir les rapports entre les sexes. Elle pose aussi la question d'un remodelage des rites de passage.

Quoi de neuf ?

Le titre de ce numéro, *Nouvelles adolescences*, est-il abusif et prétend-il voir de la nouveauté là où il n'y aurait que quelque chose de très banal existant depuis peut-être plus d'un siècle (date de la publication des premiers ouvrages de psychologie de l'adolescence) ? Bien au contraire, les études relatives aux comportements culturels et aux pratiques des sociabilités dont plusieurs articles de ce numéro rendent compte montrent bien que les années de collège voient éclore une culture commune qui n'existait pas - il y a même une trentaine d'années.

Cette culture a plusieurs caractéristiques qui lui confèrent un caractère particulier. Tout d'abord, elle concerne un groupe d'âge - de 12-13 ans à 14-15 ans - qui était plutôt assimilé jusqu'alors dans les travaux de sciences sociales à l'enfance. Le renforcement de l'autonomie adolescente se manifeste de plus en plus précocement. En second lieu, l'apparence et le style vestimentaire et corporel -très souvent associé à des goûts

musicaux – que se construisent les adolescents y tiennent une place centrale, inconnue jusqu’alors à cet âge de la vie. Ce style n’est évidemment pas le seul résultat d’une création personnelle. En réalité, il est profondément social et Durkheim y aurait certainement vu une illustration parfaite de la définition du fait social par la contrainte. « Avoir un style » est en effet presque obligatoire, la latitude résidant seulement dans le choix du type culturel auquel s’affilier. Ce style n’exprime en aucune manière une contre culture comme cela a pu être le cas dans les années soixante. Leurs promoteurs sont d’ailleurs, on l’a dit, des jeunes beaucoup plus « jeunes », des enfants de douze à quinze-seize ans-. Il est totalement « interne » au monde adolescent même si ses ingrédients sont produits et mis à sa disposition par les industries culturelles et les mass media.

Une sociabilité spécifique est la troisième caractéristique de la culture adolescente. Le « style » n’a de sens que parce qu’il manifeste une affiliation à un groupe et une distinction à l’égard d’autres groupes. Ce processus d’affiliation est évidemment lié à l’avancée en âge et indexé pour une part sur les transformations physiologiques qui accompagnent l’entrée dans la puberté. Les décalages pubertaires peuvent d’ailleurs donner lieu à des mises à l’écart ou des stigmatisations fort cruelles. Mais, au-delà de cette composante identificatoire, la culture adolescente valorise la relation entre pairs en tant que telle, elle en fait un élément central et générique de sa définition. Les relations entre proches s’alimentent en effet essentiellement au vivier inépuisable de l’histoire des relations communes qui fournissent la matière des échanges et des commentaires. La propagation des « potins » est la matière principale

des échanges entre pairs qui ont pour objet de mettre à jour et de commenter les « fiches relationnelles », c'est-à-dire l'état d'un réseau de relations dans un cercle de proches. La sociabilité est aussi une source de prestige : les amis sont un « capital relationnel » qui prouve, s'il est bien fourni, la popularité de l'adolescent et lui confère un rang particulier. L'affichage des relations et leur validation par le groupe des pairs sont une condition d'authentification de ce capital relationnel.

Le partage des émotions, des « délires » comme disent les adolescents, est une quatrième caractéristique. Le but essentiel des activités est en effet d'atteindre cette sorte de communion affective, que ce soit sur le mode sentimental, plutôt du côté des filles, ou sur le mode de la plaisanterie ou de l'exaltation des valeurs viriles et de la compétition (sportive ou autour des jeux vidéo), plutôt du côté des garçons. La mise en scène des relations, des personnalités, des émotions constitue l'aliment principal de ces productions. Les adolescents spectateurs participent au partage de ces émotions collectives.

Mais, et c'est une autre caractéristique de la culture adolescente actuelle, comme le montre Dominique Pasquier, les clivages sexués s'y sont renforcés avec le développement de pratiques monosexuées (les jeux vidéo) et à travers le dénigrement par les garçons de la culture féminine de la sentimentalité.

### Communiquer autrement

Un des aspects les plus fascinants du nouveau modèle culturel adolescent est le rôle qu'y jouent les nouveaux moyens de

communication qu'explorent plusieurs articles de ce numéro (Céline Metton, Anne Jarrigeon et Joëlle Menrath, Hélène Delaunay-Téterel). Ces nouvelles technologies, le téléphone portable notamment, favorisent évidemment, comme le montre Céline Metton, l'autonomie des adolescents en plaçant, dans une large mesure, hors du contrôle parental la gestion des relations amicales. Les adolescents jouent sur toute la gamme des outils mis à leur disposition pour tenir compte à la fois du coût de chacun d'entre eux et du mode d'usage en fonction du type de contact à établir. Ils sont des experts de ces usages multiples. Le blog ou MSN sont encore plus en phase avec la sociabilité adolescente moderne puisqu'ils permettent des échanges interactifs à plusieurs ; c'est là que la « scène sociale » de l'adolescence peut se déployer avec le plus d'efficacité : comme le montre Hélène Delaunay-Téterel, le jugement collectif sur les relations entre pairs et leur validation par le groupe peuvent se construire au fil de ces interactions numériques.

Ces nouvelles technologies, notamment la messagerie instantanée, créent également une mise à distance qui atténue beaucoup des inhibitions des rencontres de face à face. Ce sont donc des facilitateurs de relations : chacun peut s'exprimer ; tout le monde est à égalité, le physique, l'apparence et leur cortège de codes sociaux et de classements, s'effacent au moins partiellement derrière le verbe. Les conventions linguistiques propres à ces modes d'échange, le langage des textos et des chats, font tomber également les barrières culturelles dues à la plus ou moins grande maîtrise de la langue officielle.

L'ensemble de ces caractéristiques décrit une culture adolescente très autocentrée, qui trouve sa matière dans ce qu'elle produit elle-même sur son propre fonctionnement. Cette caractéristique générale n'est pas entièrement nouvelle si on se rappelle ce que décrivait Parsons à propos des *High Schools* dans les années 40 [Parsons, 1942]. Là aussi, la culture adolescente, avec ses modèles stéréotypés et ses rites organisés autour du *dating* alimentant la chronique des journaux scolaires, créait des normes et des institutions fondées sur les interactions entre jeunes. Cette culture adolescente américaine prenait systématiquement le contre-pied des valeurs de sérieux et de responsabilité du monde adulte. Plus tard, elle prendra un tour plus directement contre-culturel.

#### Un entre-soi auto-centré

Même si elle en partage certains traits génériques, la culture adolescente actuelle se démarque cependant par bien des aspects de ce modèle parsonnien ; tout d'abord par son extension : grâce aux nouveaux moyens de communication, la culture adolescente déborde les frontières du collège ou du lycée. En réalité, elle n'a plus vraiment de frontières physiques ou temporelles qui en limiteraient l'extension : la communication entre adolescents peut être permanente et échappe en grande partie au contrôle des institutions qui la régulaient autrefois. Même si elle est à bien des égards conformiste, elle est aussi beaucoup plus libre et a un aspect créatif, comme le montrent Anne Jarrigeon et Joëlle Mentrath. Sur les blogs tout ou presque peut se dire, ce qui n'est pas d'ailleurs sans poser le problème de la gestion d'une limite plus floue entre le public et le privé. L'extension de la culture des pairs est

aussi sociale : peu ou prou tous les jeunes, quelles que soient leurs origines, y participent, même s'ils lui donnent des colorations stylistiques spécifiques et parfois antagonistes, comme le rappelle Aurélia Mardon.

Par ailleurs, la gestion des relations juvéniles a changé de nature. Dans le modèle parsonnien, elle est exclusivement fondée sur les stéréotypes sexués (le héros sportif et la « glamour girl ») et les idylles sentimentales et extrêmement codifiée par des institutions, notamment les journaux scolaires, qui fournissaient des modèles de comportements sexués et des guides de conduite [Modell, 1989]. Les relations entre adolescents aujourd'hui comportent toujours une composante liée à la sexualité et aux premières expériences amoureuses, et Sarah Baker montre que cette expression de la sexualité est même très précoce [Monnot, 2009]. Mais elles dépassent de loin cette découverte de l'autre sexe. Tout d'abord, cette découverte n'est plus autant encadrée par des institutions adultes. Mais surtout, les relations entre ami(e)s du même sexe sont aussi importantes, peut-être même plus importantes à cet âge de la vie que les relations d'un sexe à l'autre. Le prestige n'est plus seulement, ni même peut-être principalement indexé sur la popularité auprès de l'autre sexe, comme c'était le cas dans les *High Schools*. Avoir beaucoup d'amis, quel que soit leur sexe, est la principale source de prestige.

La massification de la culture adolescente s'est également accompagnée d'une atténuation, voire d'une disparition de sa radicalité, si l'on songe aux valeurs anti-institutionnelles et antiautoritaires de la culture jeune des années soixante-soixante-dix. A l'intérieur même de la famille,



l'ambiance n'est pas au conflit, même si des tensions identitaires surgissent, mais à la recherche du compromis le plus harmonieux possible entre les exigences familiales, souvent liées à la scolarité, et l'autonomie adolescente reconnue aujourd'hui comme légitime par les parents. Comme le montrent François de Singly et Elsa Ramos, ce compromis se construit autour d'une culture commune entre parents et adolescents, au gré d'échanges souvent anodins où la « hiérarchie des âges est provisoirement mise entre parenthèses ». C'est d'ailleurs à l'intérieur même de la maison familiale que l'autonomie adolescente s'élabore par étapes comme en témoignent les « trois âges de la culture de la chambre » qu'analyse Hervé Glévarec.

Dans le cadre scolaire lui-même, les tensions existent, mais, comme le montre Julie Deville, en étudiant une association de soutien scolaire pour les collégiens, ces tensions ne sont pas portées par une contestation de l'institution en tant que telle. Bien au contraire, c'est au nom des valeurs mêmes de l'école que les collégiens adhèrent à un pragmatisme leur faisant rejeter l'idée d'études trop longues ou de contenus scolaires trop académiques. L'école doit d'abord être efficace pour trouver un emploi. Elle doit aussi, aux yeux des adolescents, respecter elle-même, dans la façon dont l'administration et les enseignants traitent les élèves, les principes qu'elle édicte, les règles de vie commune fondées sur le respect réciproque et l'équité. Loin d'être les rebelles des années soixante-dix, ces jeunes font plutôt appel à des valeurs de reconnaissance, de dignité et de respect de droits fondées sur la qualité des rapports interpersonnels et non plus sur une représentation abstraite de l'institution. Ils

demandent au fond simplement, dans la famille et à l'école, à être considérés comme des personnes.

### Une sexualisation précoce

Si l'adolescence moderne se démarque sur bien des points de la jeunesse des années soixante, elle conserve néanmoins certains traits qui la rattachent à un fonds anthropologique commun de longue durée. Ce fonds commun est étroitement lié aux comportements, aux rites et aux normes qui accompagnent la maturation sexuelle et à la différence des sexes que la puberté consacre et que les sociétés reconnaissent de diverses manières. Laurence Guyard montre, à partir d'une observation de consultations gynécologiques à l'adolescence, que les médecins, hommes comme femmes, transmettent aux jeunes filles au fil de la consultation des normes corporelles, idéal de minceur et de tonicité, mais également des normes comportementales valorisant la modération dans la présentation et la mise en valeur du corps féminin. Les jeunes eux-mêmes, lorsqu'ils parlent de leur première expérience sexuelle (Didier le Gall et Charlotte Le Van) mettent bien sûr l'accent sur la mise en relation par le consentement plus que sur des normes statutaires, mais ils insistent aussi, les jeunes filles surtout, de manière plus étonnante, sur l'importance de l'accord, explicite ou implicite, des parents, à cette première relation. Les relations féminines, mère-fille jouent un rôle central dans cette recherche d'une harmonie intergénérationnelle.

Bien sûr, Marika Moisseeff a raison de rappeler que nos sociétés définissent la puberté de façon très différente des sociétés autres. Là, la puberté est associée à l'accès aux fonctions parentales ; les rites signifient

ce passage, ce changement fondamental de statut qui, certes, ne place pas parents et enfants à égalité, mais redéfinit leurs rôles, les parents devenant des grands-parents potentiels. Dans nos sociétés, par contraste, Marika Moisseeff souligne que la puberté signifie le droit d'accès au plaisir sexuel, et nullement à une fonction reproductive dont on cherche au contraire à se protéger. Ainsi, dit-elle, parents et enfants sont mis à égalité et le rôle des premiers se limiterait à une fonction nourricière.

Certes, dans nos propres sociétés les rites entourant la puberté n'ont pas entièrement disparu et Michael Houseman en donne une illustration saisissante en décrivant ceux qui entourent, dans la mouvance New Age, les premières menstruations. Ces rites ne sanctionnent pas véritablement l'accès à un statut « adulte » bien improbable. Ils signifient l'accès à une nouvelle identité féminine, non pas liée à la capacité de procréer, mais à une créativité spirituelle. En même temps, ils maintiennent symboliquement les liens avec l'enfance en consacrant les liens mère-fille, « liens du cœur ». Là aussi, les liens de filiation sont réactivés et même célébrés.

Ainsi l'adolescence semble bien se constituer, sur les plans sociologiques et anthropologiques, comme une « nouvel âge de la vie » de nos sociétés contemporaines. Celui-ci pourrait se définir comme le moment d'apprentissage de l'autonomie (la jeunesse étant l'âge d'accès progressif à l'indépendance). Il s'agit pour les adolescents de définir l'équilibre des liens qu'ils tissent avec leurs pairs, leur milieu familial et l'environnement scolaire, tout en construisant leur identité personnelle. Les articles de ce numéro le montrent : c'est le bon dosage entre

l'intensité des relations et l'influence de ces divers milieux qui permet aux adolescents de trouver leur point d'équilibre.

### **Références bibliographiques**

BERNARDI Bernardo, 1991, "Age" in Pierre BONTE et Michel IZARD, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 31-33

FABRE Daniel, 1986, "La voie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissage", *L'Homme*, 26, 3, p. 7-40

MODELL John, 1989, *Into one's own. From Youth to Adulthood in The United States 1920-1975*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press.

MONNOT Catherine, 2009, *Petites filles d'aujourd'hui. L'apprentissage de la féminité*, Paris, Autrement, coll." Mutations", n° 251

PARSONS Talcott, 1942, "Age and sex in the social structure of United States", *American Sociological Review*, 7, 5, pp. 604-618.

SINGLY de François, 2006, *Les adonaissants*, Paris, Armand Colin

VERDIER Yvonne, 1979, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard